

LII

APRÈS LA BATAILLE

Le soleil levant éclairait des ruines. Louala n'était plus. Le feu en avait fait un tas de cendres.

La plaine, hier encore fleurie et verdoyante, n'offrait plus au regard qu'une surface noire ; une immense ceinture de deuil entourait l'emplacement sur lequel deux cents cases étaient éparpillées la veille.

Nègres et négriers fraternisaient dans la mort.

Calao, debout sur son chameau, semblable à un grand sarcorhampe, parcourait le champ de dévastation, le charnier. Ses yeux lançaient des éclairs.

Il était là depuis une heure, immobile et anxieux. Il voyait le désastre et craignait le piège. Il attendait le premier mouvement de ceux qu'il croyait à l'affût.

— Rien ne bouge, tout est mort, dit-il, enfin je puis avancer. Il approchait du village. Il arma son fusil, visa un objet imaginaire au centre des ruines et fit feu.

— Rien, dit-il, personne. Ils auraient répondu à mon coup de fusil.

Il avança encore. Il vint à cent pas du premier monceau de cendres. Le village n'était plus qu'un souvenir.

Calao parcourait tout du regard. Il cherchait des hommes, il ne vit que des cadavres.

— Les lâches ! s'écria-t-il, ils m'ont tous abandonné !

Il arriva à l'endroit où étaient ses bagages, ses marchandises. Il n'y trouva que des os calcinés, des restes informes. Nègres et négriers, chameaux et colis, tout ce qu'il avait laissé là n'était que plus charbon et cendres.

Le négrier sentit une larme sous sa paupière. Un cri lui échappa :

— Mes marchandises perdues !

Il resta un instant atterré ; puis, secouant son abattement, il chercha ce qui restait de sa troupe. Il alla vers le bois, au lieu où Paul l'avait attaqué.

Les nègres s'étaient défendus; il n'étaient pas assez ivres.

Susse et Laurent avaient massacré. Ils se sentaient protégés par leurs dieux, ils furent téméraires. Il se crurent bientôt invulnérables, ils devinrent fanatiques. Les nègres de Louma, pris d'émulation, se mirent à tuer. Ce fut un carnage, une boucherie.

Dès que Susse et Laurent entendirent les coups de feu d'Henri et de Criquet, ils vinrent prendre place aux côtés de leurs fétiches. Les nègres ne remarquèrent point leur disparition, ils continuèrent jusqu'à ce que le feu les menaça et les fit s'enfuir.

Calao était devant des monceaux de cadavres. Il n'osa pénétrer dans le bois. Il se rendit où étaient ses sections, il n'y trouva que des cadavres calcinés. Il était donc bien seul. Il eut un accès de rage, de folie furieuse. Il sauta en bas de son chameau, se précipita sur un nègre gisant à ses pieds, le poignarda, le piétina, le cribla de balles; puis, déchirant ses vêtements, se mit presque nu, tua son chameau, s'arracha les cheveux, mordit dans la terre, se roula, hurla, et enfin s'arrêta épuisé.

Lorqu'il se releva, il était secoué par la fièvre. Il regardait de nouveau pour se convaincre de sa propre ruine. Il prit son cornet d'appel et sonna longtemps avec force. Enfin il vit apparaître au loin cinq chameaux montés, puis sept autres. Il reprit courage, il se remit à appeler, à commander. Les douze négriers défaits l'entouraient.

— Où sont les autres? demanda-t-il durement.

— Nous l'ignorons; ils ont disparu.

— Les lâches! Treize... eux sont six, c'est trop peu. Il faut ruser, allons par un détour au camp de réserve, nous y trouverons sept de nos compagnons.

— Non, dit l'un des lascars, ils se sont enfuis; j'ai vu El Afia, il m'a parlé. Il a eu peur du feu et des coups de fusil, il est parti avec les sept gardes.

— Et les esclaves?

— Abandonnés, en fuite sans doute.

— Oh! murmura-t-il après un long silence, si je pouvais me venger! Si je pouvais saisir ces misérables Européens!... N'importe, allez au camp, rassemblez ce qui peut être sauvé et revenez ici.

Les négriers obéirent.

Une demi-heure après, ils rapportaient quelques débris et ramenaient plusieurs mutilés.

— Rien à tirer de tout cela, dit Calao ; achevez les hommes et laissez là vos épaves sans valeur aucune.

Pendant que Calao parcourait le village en ruine, Henri faisait faire une halte à la caravane qu'il dirigeait. Les chameaux avaient galopé toute la nuit et parcouru les quatre-vingts kilomètres qui effrayaient tant von Ruff.

Henri, sautant en bas de sa monture, s'était approché de la jeune fille et lui avait tendu la main. Catherine, après la lui avoir serrée, s'était appuyée un instant sur l'épaule de son libérateur pour mettre à son tour pied à terre.

Ce simple contact fut électrique de part et d'autre.

— Ici, dit de Simo en s'efforçant de cacher son émotion, ici vous êtes en sûreté, mademoiselle, veuillez désigner vous-même le point de notre campement et nous donner vos ordres. Vous n'avez qu'à parler pour être obéie, car vous n'avez en ce moment autour de vous que des cœurs dévoués.

— Dévoués, oui, c'est bien le mot ; c'est grâce à vos efforts soutenus que je suis libre. Libre... ô merci, mon Dieu ! Merci, généreux compagnons de mon frère, à qui je dois tant ! Pardonnez-moi les larmes que vous me voyez verser en vous parlant. Comment ne pas être émue en me sachant protégée par vous ? Et puis je n'ose pas me réjouir trop vite, la joie me fait peur : si mon bonheur n'allait pas durer ?

— Chère demoiselle, dit von Ruff, en s'inclinant respectueusement devant la sœur de Paul, je comprends la situation dans laquelle se trouve votre esprit. Permettez-moi une métaphore. Comme le noyé qu'un sauveteur vient d'arracher à la mort, se demande s'il vit ou s'il rêve, vous doutez de la réalité d'une chose qui longtemps vous parut une impossibilité. Vous avez désespéré trop longtemps pour savoir instantanément, non espérer, mais vous assurer du bonheur. Il vous faut, si je puis dire, laisser votre esprit reprendre l'habitude, pour lui depuis si longtemps perdue, de penser et de croire à l'avenir heureux.

— Vous n'y êtes pas, s'écria Criquet en prenant son air méchant.

— Ah ! et que prétendez-vous que ce soit, je vous prie ?

— Mademoiselle, notre ami, le vôtre aussi, n'est qu'un savant ; il ne connaît rien aux affaires du cœur.

— Criquet, interrompit vivement Henri en pâlisant.

— Eh bien, quoi ? qu'ai-je dit de trop ? je n'ai désigné personne.

— Sir Albéric, interrompit aussitôt von Ruff, je dois vous faire remarquer que ceci est loin d'être susceptible de supporter la forme badine.

« Prenez garde, le bonheur donné à trop haute dose est un toxique pour l'esprit, il produit la folie. Veuillez ne pas forcer la dose que peut supporter notre tant désirée compagne. Ayons la même prudence



FÉTICHES.

pour un homme que j'apprécie à sa valeur et que je ne crains pas de classer parmi les plus méritants que j'aie jamais connus.

— Eh bien, soit ; que chacun fasse ses affaires !

Catherine regardait Henri. Elle aussi avait pâli.

— Il m'aime, se disait-elle, ils le savent. Oui, ils ont raison, ce serait trop de bonheur à la fois, je ne veux pas qu'il me le dise, je veux qu'il attende... longtemps.

Henri parvint enfin à surmonter le trouble qui s'était emparé de lui

— Messieurs, dit-il en se retournant vers ses compagnons, votre dévouement vous donne tous les droits qu'ont les frères, les amis. Je vous remercie pour ce que vous venez de dire et pour les bienveillantes allusions que je saisis sous vos paroles. Mademoiselle Tcherkoff est votre sœur, vous êtes heureux de son bonheur, vous voudriez qu'il fût plus grand encore, vous voudriez qu'en une heure elle redevint l'incomparable enfant qui était la joie du foyer paternel, vous voudriez la persuader qu'elle a le droit d'espérer en l'avenir, mais craignez, en lui faisant entrevoir trop vite le bonheur, de briser en son cœur un souvenir. Sachez attendre.

« Mademoiselle, nous comprenons vos inquiétudes devant le bonheur. Vous avez trop longtemps souffert et désespéré, que votre esprit accepte immédiatement la vérité heureuse. Les alarmes vont disparaître de votre cœur. Ordonnez, pour vous convaincre du pouvoir que nous vous donnons, assurez-vous par vous-même que nous sommes vos esclaves, vos serviteurs, vos frères.

— Je ne puis commander, je ne sais qu'obéir. Ce que je viens d'entendre me fait songer à mon frère, car c'est à lui qu'il appartient de diriger et de commander. Vous m'avez dit qu'il était en avant et je l'attends depuis de longues heures. Où est-il ? Pourquoi ne vient-il pas ? Dites-le-moi, je vous en conjure.

— C'est qu'il se sera amusé à regarder les vitrines en route, repartit vivement Criquet. Il va arriver sans doute, et le dîner qui n'est pas prêt ! Il va être bleu de faim ; il est capable de manger la vaisselle et la cuisinière du même coup.

— Oui, s'écria Henri, dépêchons-nous. Préparons notre campement. Chère sœur, permettez que nous nous éloignons quelque peu pour chercher nourriture et abri, notre ami von Ruff vous tiendra un instant compagnie.

— Prenez garde, mademoiselle ! le seigneur Herboricus va vous faire un cours de botanique, ou bien c'est qu'il sera distrait, alors, gare à lui !

Henri et Criquet se mirent à chasser dans la plaine, et causaient tout en guettant le gibier à poil ou à plume.

— Criquet, dit Henri, que croyez-vous qu'il nous reste à faire ?

— A nous en aller.

— Et Paul ?

— Hem ! s'il revient au village, il ira à la grotte et de là... ?

— Je lui ai écrit quelques mots sur le sol pour lui dire que nous nous dirigeons vers le nord et qu'il vienne nous y rejoindre.

— C'est diablement long et large ce chemin-là.

— C'est vrai; mais que faire? Je crois qu'il nous faut le plus possible éloigner mademoiselle Catherine du chemin de Calao.

— C'est très prudent.

— Je voudrais aussi me venger et la venger.

— C'est très juste.

— Voici ce que je propose : vous conduirez notre amie en ligne droite jusqu'à deux longs jours de marche, et vous m'attendrez.

— Et vous?

— J'irai tuer Calao.

— C'est pas cela! D'abord c'est à vous de conduire la future comtesse de Simo...

— Criquet!

— Allons! allons! nous ne sommes que nous deux et vous savez que je sais lire la bonne aventure.

— Je veux tuer Calao, fit Henri d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Bien, m'sieu!

— Je ne crains qu'une chose, c'est qu'il soit parti quand j'arriverai.

— Paul ne l'a-t-il pas renvoyé dans le royaume de M. son père?

— Je le crains aussi. J'ai été à peu près inactif, le dépôt que je gardais était trop précieux. J'ai trop souffert de cette inaction pour ne pas éprouver un violent désir de vengeance.

— Cela se comprend.

— De plus il faut ramener Paul ici.

— Il faudrait.

— Non, il faut.

— Je le veux bien.

— J'irai à Louala.

— Où était Louala.

— Soit! et là j'agirai selon les circonstances.

— Et qui consolera votre veuve?

— Vous êtes insupportable.

— C'est le tort de ceux qui ont raison.

— Qui croient avoir raison. J'irai au village. Qu'arrivera-t-il? Ou bien Calao y sera en force et sera resté là pour réparer ses pertes; ou bien, voyant sa bande détruite, il se sera enfui. S'il est en force,

j'irai lui brûler la cervelle au milieu de ses bandits. S'il ne lui reste que peu d'hommes, je guetterai le moment et je l'abattrai de loin comme on abat un fauve.

— Soit, et après ?

— J'attendrai le retour de Paul, et je l'aiderai par tous les moyens à rejoindre sa sœur.

— Je n'essayerai pas de vous faire changer de décision, mais je crois fermement votre course inutile.

— Vous doutez donc de mon jugement, Criquet ?

— Nullement, puisque je vous propose de vous suppléer, même de vous remplacer.

— Excellent ami !

— Votre place est auprès de votre future. Seul vous pouvez lui faire prendre patience, la tranquilliser sur le sort de son frère.

— C'est vrai, je le sais, mais son frère a droit aussi à des égards. Qui peut m'assurer qu'il n'est pas mortellement blessé, et que mon intervention le sauvera ?

— Ceci est le cadenas qui me clorait la bouche, si je ne pouvais faire dans ce cas ce que vous feriez.

— Criquet, il est presque mon frère.

— Ah ! voilà le hic, vous n'osiez pas le dire, vous avez eu tort, je n'aurais fait aucune objection. Partez, je resterai, notre ami von Ruff est trop... savant pour conduire une caravane. Je ne suis qu'un gamin, mais je tâcherai de ne pas faire de bêtises.

— Merci, ami. Vous marquerez votre piste.

— Oui, de ce signe creusé dans les arbres, la terre ou les pierres, répondit Criquet en dessinant une croix latine.

— Susse me suivra. Vous resterez trois pour défendre ma fiancée.

— Merci de la confiance.

— Je vous aurais prié de me suivre si je n'avais cru nécessaire de vous laisser auprès d'elle.

— Oui, il s'agira de la distraire.

— De lui donner confiance.

— Cela sera fait.

— Et maintenant tâchons d'avoir à déjeuner.

Les deux amis chassèrent sérieusement. Le gibier pullulait.

Ils revenaient vers le campement. Ils étaient arrivés. Chemin faisant Henri avait cueilli des fleurs, il en avait fait un bouquet. Il s'approchait de Catherine. Il était souriant.

— Chère demoiselle, dit-il, permettez-moi de vous offrir ces fleurs nées dans la liberté; daignez les accepter comme prémices de votre vie nouvelle.

— Des fleurs! s'écria Catherine, merci! qu'elles sont belles! puissent-elles ne jamais se faner...

— Puissent-elles vous faire penser à un riant avenir!

— Je tâcherai, répondit-elle en baissant les yeux.

Henri eut peur, il sentait son cœur déborder, il se tut.

— Chère demoiselle, reprit-il après un moment de silence, vous êtes entourée d'amis dévoués, ne craignez donc rien si l'un de nous vous quitte.

— L'un de vous va s'éloigner encore!... Pourquoi?

— Oui, l'un de nous, que le sort a désigné, est sur le point d'aller remplir un devoir sacré. Croyez bien que cette absence ne changera en rien votre situation, votre sécurité. La course que doit faire l'un de vos défenseurs exigera un jour ou deux d'absence; mais, je le répète, vous ne devez en ressentir aucun souci, aucune inquiétude.

Catherine regardait Henri, elle tremblait.

— Pardonnez-moi ce semblant de mystère. Si je ne vous dis point le but ou le motif de ce départ, c'est que des raisons majeures s'y opposent. Je vous conjure d'avoir confiance en nous tous, notre vie ne nous serait qu'un insupportable fardeau, si vous gardiez un air trop soucieux.

— Je suis inquiète, parce que je sens que vous me cachez quelque chose pour m'épargner un chagrin. Et puis j'ai un pressentiment qui me dit que dans cette occurrence il est question de mon frère. Ah! je vous en conjure, je serai forte, courageuse, j'attendrai patiemment, mais dites-moi la vérité; dites-moi que vous allez à la recherche de mon pauvre frère.

— Je vais le chercher.

— Oh! ne craignez point de parler, j'ai assez souffert pour oser regarder le malheur en face. Est-ce que mon généreux frère, est-ce que mon cher Paul court quelque danger?

— Non, non! Paul n'est pas en danger de mort; il ne désire qu'une chose, connaître le chemin qu'a suivi sa sœur bien-aimée. Il nous a quittés trop tôt pour savoir où nous sommes et où nous en sommes actuellement. Il faut aller le lui apprendre.

— Allez! hier encore j'étais préparée à mourir.

— Catherine, s'écria Henri, ne parlez pas ainsi, je ne veux pas...

Il s'arrêta en pâlissant. Il sentait que le devoir exigeait que l'ami exposât sa vie pour sauver l'ami. L'amour ne devait pas encore commander en égoïste. Mademoiselle Tcherkoff n'avait pas le pouvoir qu'aurait la future comtesse de Simo, et Paul, sans trop briser le courage de la sœur de Paul, pouvait encore imposer un sacrifice.

— Pardon, reprit-il, je ne puis dire : Je veux ; oubliez donc la parole que je viens de prononcer si étourdiment. Je ne puis que répéter : Ayez confiance, on vous aime à donner sa vie pour vous. Je pars, je serai bientôt de retour. Mes amis, les vôtres, vous conduiront à deux jours de marche d'ici, j'irai les rejoindre.

— Je vous crois ! je vous crois ! Partez, Paul vous attend, vous pensez à lui, merci.

LIII

CERNÉS

Paul Tcherkoff, on l'a vu, reculait devant la mer montante de feu qui menaçait de l'engloutir. Il avait reçu plusieurs blessures et des noirs le suivaient prudemment à une assez grande distance, car ils se défiaient de lui et se tenaient hors de sa portée.

Le frère de Catherine était engagé dans une plaine marécageuse. Épuisé de fatigue, sentant ses forces l'abandonner, il se laissa choir sur le sol en poussant un profond soupir.

Il regarda ses vêtements imprégnés de sang et en lambeaux, et chercha à se rendre compte des plaies dont ses membres étaient couverts.

Le médecin les pensa sommairement ; aucune d'elles n'était dangereuse.

Il aspirait à rejoindre ses compagnons, à embrasser sa sœur qu'il savait blessée également et à laquelle il ne pouvait prodiguer les soins qui lui étaient nécessaires. Il se sentait trop affaibli pour continuer sa lutte avec Calao. Il se décida à contourner le village en ruine et à gagner le refuge par le nord.

Les nègres, qui depuis un instant se concertaient, envoyèrent un des leurs en parlementaire.